Le crépuscule des idéaux

Jean-Philippe Bouton

Éditions ThoT

Chapitre I / Révolution

1er mai 1919
Munich, Königsplatz

Cinq années... Cinq années avaient suffi pour faire de ma paisible Bavière un pays en guerre, une friche abandonnée aux brutes ennemies qui se livraient, sous mes yeux incrédules, une lutte fratricide. Munich, en ce premier mai 1919, n'était plus qu'un immense champ de bataille, une terre balafrée par les convois militaires et les barricades. Le peu d'insouciance qui, par miracle, avait survécu dans les ruelles, dans les jardins de mon enfance, avait été balayé, détruit par les illuminés des deux camps, venus s'affronter dans un ultime combat.

J'avais échappé à tout, à la dysenterie, à l'ypérite, aux poux, à la vermine qui rongeait les os, aux déluges de métal qui pulvérisaient chaque matin nos lignes, ensevelissant les plus vaillants

sous des paquets de terre. Pourtant, je ne me sentais pas de taille à affronter un tel désastre, une guerre au cœur de ma ville : des Allemands tuant d'autres Allemands ! Tant de sacrifices, tant de camarades mutilés, gazés, pourrissant sur les barbelés, pour en arriver là : une nation agonisante, déchirée par la haine. J'étais terrassé, écœuré par cette populace qui détruisait le peu d'Allemagne qui restait encore debout, par tous ces ingrats qui avaient vécu bien au chaud les années de guerre pendant que nous autres, les Karl, Dolfi, Franz, les sacrifiés de 14, on se faisait étriper à la baïonnette.

Si seulement on avait su ! Incapable du moindre mouvement, je me suis effondré sur le trottoir de la Franz-Joseph Strasse, la besace pendante et la cervelle en bataille, cherchant peut-être une balle salvatrice, rouge ou blanche, peu importait du moment qu'elle mît fin au calvaire ; mais rien ne vint.

Pourtant, l'agitation était à son comble. Sur ma gauche, une cinquantaine de corps francs en chemise brune, revolver au poing, casque lourd de l'armée sur la tête, commençait à s'organiser en de puissants alignements. Ils semblaient attendre les ordres d'un capitaine pendu à un téléphone de campagne.

De l'autre côté, à une centaine de mètres à peine, une grappe de spartakistes, une grosse dizaine de manifestants suicidaires, le poing levé vers le ciel, hurlaient des slogans à la gloire de la révolution, crachant leur venin sur les miliciens impassibles.

Les plus téméraires commencèrent à escalader la statue de bronze du Kaiser qui dominait encore la Gärtnerplatz. Arrivés au sommet, à une dizaine de mètres du sol, ils se mirent à frapper avec des gourdins la tête de Guillaume II, toujours auréolée du casque à pointe. Incroyable ! Je ne pouvais détacher mon regard de l'empereur en sursis, ce lâche qui avait préféré

la honte de l'exil à celle de la capitulation. Il ne faisait plus le fier. Son crâne se fendit lentement sous les coups de boutoir des spartakistes, puis chuta sur le pavé dans un éclat métallique, tourbillonnant lamentablement sur la place qui, hier encore, lui faisait un triomphe.

Les corps francs n'avaient pas bougé. Moi non plus. J'étais tétanisé, hypnotisé par ce spectacle pathétique. C'était si simple, si facile de décapiter un empereur. Je regardai la tête de bronze qui n'en finissait pas de tourner, cette tête humiliée par la vindicte populaire, cette tête qui avait, depuis 14, fait mon malheur et celui de milliers comme moi. Elle acheva sa course à mes pieds, les yeux éberlués tournés vers le ciel, semblant vouloir donner au soldat que j'étais encore, un ultime conseil : « Tu t'es bien battu, mais maintenant tout est fini. Rentre chez toi ! À quoi sers-tu maintenant que l'Allemagne est à genoux, livrée aux voyous et que ton empereur est traîné dans la poussière ? » Elle avait raison cette tête-là : la guerre était finie ; je n'étais plus qu'un soldat inutile.

Soudain des ordres secs claquèrent. Le chef franc avait raccroché son téléphone et s'était placé à la tête de la troupe. Lentement, la meute des miliciens se mit en branle, dans une discipline martiale, serpentant comme un reptile rampant entre les obstacles dressés par les partisans. Certains avaient des armes de poing et commencèrent à tirer sans sommation sur les communistes encore perchés sur l'empereur étêté. Je vis les premiers manifestants chuter lourdement sur le pavé, comme des fruits trop mûrs. Ils avaient sans doute parié sur l'impassibilité des corps francs. Ils s'étaient trompés. Ils tombaient les uns après les autres, une balle dans le cœur ou dans la tête, s'entassant, dans une mare de sang, au pied du Kaiser décapité qui tenait finalement sa revanche. Le tout n'avait duré que quelques minutes. Les corps francs avaient repris la Gärtnerplatz aux communistes.

Satisfait, le chef rangea soigneusement son revolver encore chaud dans une sacoche de cuir qui pendait à sa ceinture. Il donna quelques ordres et ses hommes s'engagèrent dans les ruelles à la poursuite des derniers manifestants cachés dans la foule soudain prise de panique. Les chemises brunes se mirent alors à tirer dans le tas. Un type qui griffonnait sur un carnet, sans doute un journaliste, tomba raide mort à mes pieds, heurtant violemment la tête du Kaiser, toujours calée sous mes bottes.

En un instant, j'étais debout. Je n'avais plus qu'une idée : quitter moi aussi cette place au plus vite. J'avais brièvement cherché la mort et je me surprenais maintenant la fuyant comme la peste, comme si l'expérience de son imminence m'avait redonné par miracle le goût de la vie. Je me retrouvai rapidement sur le *weg*. Des artères adjacentes s'écoulaient maintenant des dizaines de gens terrorisés, un mélange hétéroclite d'attelages tirés par des chevaux aux croupes épaisses, de mères apeurées, d'enfants perdus, de soldats démobilisés comme moi qui fuyaient la folie meurtrière qui venait de s'abattre sur la rue. On aurait dit un véritable fleuve humain qui coulait le long des avenues. Un moment, je crus apercevoir Dolfi, un camarade des tranchées. Mais bien vite, l'ombre moustachue disparut sous une nouvelle vague. Çà et là, des groupuscules spartakistes se reformaient sur les trottoirs pour se disperser dès qu'un maigre peloton de corps francs montrait le bout de son nez. Entrainé par le flot, je remarquai sur la chaussée des traces de luttes anciennes, une barricade éventrée, des douilles, une crosse de fusil cassé et même des taches de sang séché dans le caniveau. Je n'avais assisté sans doute qu'à l'épilogue d'une insurrection matée par la poudre à canon.

Soudain, dans mon dos, claquèrent d'autres coups de feu, incitant les plus lambins à accélérer et les intrépides, dont je faisais partie, à prendre le large. Au bout de quelques minutes, la

foule haletante se fit plus clairsemée, plus silencieuse aussi. Elle avait choisi les bas-quartiers, réputés plus tranquilles.

Moi, je n'avais pas choisi. J'avais suivi mon instinct qui m'avait conduit naturellement vers les quartiers Nord, ceux de mes racines. Je ralentis alors ma course et me mis à marcher, d'abord d'un pas alerte, et puis plus lentement. Enfin, après une heure épuisante, à bout de souffle, je m'arrêtai. J'étais seul. Face à moi, gardée par deux belles sentinelles de granit, se dressait ma Königsplatz. Tout avait l'air soudain si calme.

Je posai ma besace et respirai un peu, cherchant à retrouver l'air que je savais ici familier : mon enfance était là, dissimulée dans les interstices du pavé, virevoltant sur la place, courant sur les murs dont je connaissais les plus subtils contours. J'avais espéré si longtemps ce moment-là, redouté si souvent de ne plus revoir ce lieu magique où j'avais vu le jour, il y avait 24 ans, dans l'arrière-cour d'une boutique de savetier. Ma mère s'était effondrée là, sur le trottoir, et avait été transportée dans la réserve par des commerçants. Une table avait été débarrassée à la hâte et maman avait été allongée sur une nappe blanche pour y accoucher dans la douleur promise par notre Seigneur, au milieu des sabots et des pantoufles à repriser. Le savetier avait depuis longtemps fermé boutique. Son échoppe, jadis tapie sous les arcades, avait fait place au marbre blanc d'une époque nouvelle, le marbre du second Reich, l'empire aujourd'hui moribond de Guillaume II, qui avait en 14 souhaité cette foutue guerre et, lorsque la défaite fut certaine, abandonné le pays aux milices et aux révolutionnaires. Mais le bruit des bottes de cinq miliciens en armes me ramena bien vite sur la place. Sans dire un mot, ils se positionnèrent à une dizaine de mètres, cherchant visiblement à garder une position. Je décidai de ne pas m'attarder et de pénétrer enfin sur la place. Je fis quelques pas. L'instant fut merveilleux. Je l'aurais souhaité plus long. Mais, il avait été écrit que

mon retour aux sources ne se ferait pas sur des eaux paisibles. Je venais à peine de récupérer de ma course folle et déjà une autre rumeur montait. Comme un diable sorti de sa boîte, une poignée de spartakistes apparut à l'autre bout de la place, pénétrant par sa porte Sud. Ils foncèrent dans ma direction, mais, réalisant que la porte Nord était gardée, ils obliquèrent sur leur droite, en direction des arcades qui bordaient les constructions nouvelles.

La révolution avait pris possession de la ville tout entière ! Combien étaient-ils, une quinzaine, une vingtaine tout au plus ? On les reconnaissait aisément à leur brassard rouge frappé de la faucille et du marteau qui ceinturait leur avant-bras gauche. Quatre d'entre eux, les plus costauds, portaient une lourde caisse, visiblement chargée d'un précieux butin. Les malheureux pliaient sous le poids.

Je vis alors stupéfait une nouvelle colonne de chemises brunes entrer à son tour par la porte Sud. Les spartakistes étaient pris au piège. Je réalisai soudain que je ne l'étais pas moins. Je risquais d'être pris entre les deux feux. Alors, toujours aussi intrépide, je décidai de m'abriter sous l'auvent d'une échoppe abandonnée par son propriétaire, toujours garnie de légumes. De ma cachette, je ne voyais pratiquement rien. J'entendais seulement les chants patriotiques montés dans le ciel azur de la Königsplatz « *Deutschland, Deutschland, über alles, über alles in der Welt !* » Mais, bien vite, les chants se turent, laissant place aux claquements cadencés des bottes sur le pavé. Sur ma gauche, les sentinelles de granit gardaient toujours la porte Nord. En leur milieu, les baïonnettes d'une cinquantaine d'hommes venaient de s'aligner. Point de policiers, aucune troupe régulière. Une fois de plus je constatai que l'autorité légale avait abandonné Munich aux miliciens qui prenaient possession de ma place en toute impunité. Les communistes, en face de moi, ne bougeaient plus, paralysés par la toute-puissance des corps francs qui fonçaient sur eux. Aux ordres, le

pas cadencé s'arrêta. Cent mètres à peine séparaient maintenant les deux groupes étrangement silencieux et immobiles.

Finalement, un premier Rouge leva le poing, puis un second, et enfin l'assemblée entière, comme pour annoncer le prix qu'elle comptait donner à sa soumission. La discipline militaire ne bronchait pas, défiant seulement du regard l'enthousiasme inutile des manifestants qui allaient mourir : car en cet instant, qui pouvait encore douter du massacre ? Sûrement pas les chefs des corps francs, sabre au clair, parfaitement calmes, qui commençaient à disposer leurs hommes en ordre de bataille. En ce qui me concernait, aucune issue n'était pour l'instant possible. Ma seule chance était de passer inaperçu.

Alors, je m'accroupis derrière une pile chancelante de vieux cageots encore garnis de topinambours et de navets et je priai. Je priai, mais sans grande conviction, car j'étais guéri depuis longtemps des chimères religieuses par les hécatombes à répétition. En écartant deux salades, je parvins à observer la scène. Les spartakistes ne semblaient guère impressionnés par les muscles écervelés. Au contraire, ils se préparaient courageusement à l'assaut sous les arcades, entassant des projectiles, des morceaux de planches, de gros clous, des pavés et même des poubelles. Les quatre costauds avaient placé la caisse en première ligne comme si cette barricade dérisoire pouvait changer quelque chose à l'issue fatale qui les attendait ! Finalement, les projectiles commencèrent à pleuvoir sur les casques lourds toujours immobiles, faisant autant d'effet qu'une pluie fine sur un rocher.

Les fusils furent mis en joue ; aux ordres, la tempête se déchaîna, libérant sur les victimes faciles les charges métalliques des Mauser. La première rangée de communistes tomba d'un coup, fauchée comme du blé mûr par le plomb. Je vis la caisse voler en éclats, laissant échapper de ses entrailles de bois fracassé une vertigineuse gerbe de papiers qui monta au ciel avant de

retomber en pluie sur les corps déchirés par la mitraille. Toujours caché dans mes légumes, je vis le tas sans vie des pauvres fous, des gamins recouverts par une montagne de manuscrits colorés.

Une feuille égarée tomba à mes pieds. Je la saisis et découvris, pour la première fois de ma vie, le visage du petit Père des peuples, le fameux Lénine qui faisait trembler l'Europe tout entière. Souriant, il se détachait sur le fond rouge sang d'un étendard. Il semblait rassurant, le regard illuminé et malicieux pointé vers l'horizon. Un bon père de famille, loin de l'image que je m'en faisais. Dérivant au gré du vent et recouvrant d'un voile pudique les traces du massacre, l'homme qui avait renversé le Tsar de toutes les Russies tapissait maintenant, bien involontairement, la Königsplatz.

Et puis, les baïonnettes entrèrent dans la danse, avançant sur la poignée de rescapés qui s'abritait encore derrière les cadavres. Je vis, au travers des laitues, des malheureux traînés par les cheveux, un autre pendu à un réverbère, exhibant sa misère au-dessus de la troupe brune qui s'abreuvait de bières, hurlant et trinquant à la santé du capitaine. C'était proprement insupportable. Çà et là, des masses informes, vaguement humaines, gémissaient, laissant échapper un bras, une tête défoncée qui semblait appeler au secours. Mais il n'y avait que moi sur cette place. Moi et les brutes... De l'aide, ils n'en auraient pas. Le mieux était de mourir au plus vite pour ne pas souffrir. Ce fut d'ailleurs ce que la plupart décidèrent, car les plaintes se firent plus rares. J'enrageai en silence, mais sans envisager, pour autant, le moindre geste.

C'était si terrible. Tous ces types sans défense, tués comme des chatons que l'on tape sur les murs ! J'avais envie de vomir. Tous ces massacres ! Tous ces morts qui jalonnaient ma vie depuis cinq ans ! J'étais revenu à Munich pour oublier tout ça, pour effacer de ma mémoire l'Artois, Ypres, le Chemin des

Dames, ces terres brûlées sur des hectares, labourées par des pustules sans cesse renouvelées dans lesquels des corps sans visage pourrissaient.

Au bout de quelques minutes, les miliciens commencèrent à se disperser en silence, s'engouffrant dans d'autres ruelles pour nettoyer certainement d'autres quartiers insurgés. Ils laissaient dans leur sillage une masse de corps immobiles, promise aux funestes attelages de la ville. La place avait retrouvé un semblant de calme, mais un calme inquiétant, du genre de celui que j'avais connu maintes fois dans le no man's land, cet espace interdit qui séparait les tranchées.

Quelques gémissements montaient encore du tas de gamins ensanglantés. Reprenant mes esprits, je finis par me dresser sur la pointe des pieds pour avoir une vue plus générale.

Par la porte Sud, les premières carrioles de la commune se firent entendre. Tout était réglé comme du papier à musique ! C'était bien trop coordonné pour que les autorités ne fussent pas complices. Cela ne faisait aucun doute. Je n'en revenais pas. Il y avait maintenant, à une trentaine de mètres de moi, deux attelages emplis de paille, tirés pas des ânes sur lesquels étaient perchés des cantonniers.

Suivait un camion des services municipaux qui s'arrêta devant le charnier. Quatre ou cinq gaillards en descendirent, pas plus étonnés que ça par le carnage. Il s'agissait sans doute pour eux d'une journée ordinaire : je les voyais aller et venir entre les amas, pelle en mains, jaugeant la tâche à accomplir, comme s'ils venaient ramasser des feuilles mortes. Au pied du réverbère qui avait servi de potence, l'un d'entre eux se montra inquiet. Celui qui semblait être le chef saisit finalement une échelle à l'arrière du camion et, avec l'aide d'un acolyte, la calèrent sur le poteau : en haut du mât, se balançait le malheureux déjà froid. Les trois autres cantonniers lâchèrent leurs inutiles

ustensiles et placèrent l'une des deux charrettes sous le moribond. Le chef s'assura alors que l'échelle fût solidement arrimée et gravit prudemment les trois barreaux qui le séparaient du mort. À hauteur, il reprit sa respiration, puis se mit à donner des coups de couteau brefs sur la corde qui céda, laissant choir le cadavre dans la paille. Ce fut dans un bruit mat que la masse sans vie prit place dans le foin.

Je n'en pouvais plus. Mon crâne allait exploser. Alors, je serrai mes tempes et m'effondrai, pour la seconde fois de la journée, mais cette fois-ci sur un tapis accueillant de courges et de radis. Je perdis un instant connaissance.

Ce fut une pluie fine qui se chargea de me ramener à la vie. Diable ! J'avais roulé dans le caniveau et j'étais tout trempé ! Mais la bruine fut une bénédiction. Elle me caressait les cheveux, cajolait mon visage comme jadis ma mère l'aurait fait. Je décidai de rester ainsi quelques minutes et puis je me relevai, prudemment, méfiant, jetant un coup d'œil sur la place. Il n'y avait plus rien à voir, que les stigmates discrets d'une révolution qui ne disait pas son nom : une charrette surchargée de cadavres que les employés avaient abandonnée.

J'osai quelques pas. La bruine se transforma en averse puis en déluge, redonnant au pavé un semblant de virginité. Pendant de longues minutes, je laissai le ciel se vider sur mon visage, comme pour échapper au réel qui m'était devenu insupportable. Trop vite, l'orage s'éloigna vers les nefs de Saint-Michel, sur les traces des corps francs, pour laver sans doute d'autres pavés. Finalement le plafond nuageux se déchira, laissant perler quelques raies de lumières. Malgré le retour bienfaisant du soleil, je sentais le froid m'envahir.

Il fallait que je me pose un peu, que je sèche mes habits et surtout que je fasse le point. Rien de ce que j'avais connu n'existait plus ! Dolfi avait eu raison. Je ne l'avais pas cru. Non, je

ne l'avais pas cru lorsqu'il avait décrit ce qu'il avait vu pendant sa convalescence. Il avait parlé d'une guerre sur nos arrières ! Nos propres compatriotes qui ruinaient notre effort de guerre ! Les pacifistes et les anarchistes qui menaçaient de renverser le Kaiser ! La grève des munitions qui mettait en péril nos vies ! J'avais bien eu vent, juste avant l'armistice, d'émeutes de la faim du côté de Hambourg, des grèves de matelots qui avaient mal tourné. J'avais aussi entendu parler de manifestations à Berlin, une police débordée qui n'avait pas hésité à tirer sur la foule. Mais, pour nous autres au front, ce n'étaient que des rumeurs propagées par les défaitistes. D'ailleurs, les chefs avaient aussitôt démenti. Et, bien sûr, on les avait crus. En ce triste jour de mai, il n'y avait plus de chefs, juste moi et mon amertume. Je ne savais plus où aller.

Je me retournai machinalement vers les sentinelles de granit de la porte Nord. Un officier moustachu s'avançait. Enfin, l'autorité légale reprenait ses droits ! Même si l'image que l'homme renvoyait était peu rassurante. Il était petit et bien laid. Il portait un casque à pointe, que je croyais pourtant réformé depuis longtemps, et une longue redingote vert-de-gris qui dissimulait mal un embonpoint naissant, sans doute lié à l'inactivité forcée depuis l'Armistice. Il claudiquait vers la charrette, un carnet à la main. Malgré son apparence, j'étais heureux de le voir. L'armée régulière, enfin ! Mon armée qui existait donc encore. L'homme comptait et recomptait les corps en frottant nerveusement un crayon de bois dans sa chevelure noire.

Je vis soudain l'occasion inespérée d'en savoir un peu plus. Il fallait profiter de cette aubaine. Après tout, j'étais moi aussi soldat. Alors je secouai la tête, frottai mes yeux et avançai vers lui en saluant.

— Mes respects, mon adjudant !

— Bonjour soldat.